

LE ZIG-ZAG



JOURNAL HEBDOMADAIRE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, FANTASISTE ET HUMORISTIQUE

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

Paraissant tous les Dimanches

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

RÉDACTEUR EN CHEF :
M. TOUT LE MONDE

ABONNEMENTS :

Rhône et départements limitrophes : Un an, 7 fr. ; — 6 mois, 4 fr. ; — Trois mois, 2 fr. 50
Départements : Un an, 8 fr. 50 ; — 6 mois, 5 fr. ; — Trois mois, 3 fr.
Etranger le port en sus. — Envoyer montant de l'abonnement en mandat ou timbres-poste.

Pour toutes demandes d'abonnements, renseignements et communications

S'ADRESSER A L'ADMINISTRATEUR : ERUAL

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront remis à la Direction.

BOITE : Rue Constantine, 18.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

95, RUE MOLIERE, 95

Les Annonces se traitent de gré à gré

SOMMAIRE

Avis aux Littérateurs. — Calinotade, Tracassin et Erual. — La Dame au Waterproof, Un Bohème parisien. — Le Colibri, J. N. — Loisirs de Garnison, Louis Pollaud. — Le Salon en zig-zag, suite, Erual. — Poésie, A. d'Atravél. — Ogouri no Denki, Keisio et Louis Guichard. — Elkané, suite, Aymé Delyon. — Gloria Victis! Ernest Bonneau. — Jeux d'esprit. Téléphone, Aimé Delyon.

AVIS AUX LITTÉRATEURS

Il n'est pas nécessaire d'être abonné pour collaborer ; il suffit d'envoyer 1 fr. en timbres-poste pour chaque article, vers ou prose. En cas de non-admission, l'administration rembourse 75 centimes pour chaque article refusé.

Les collaborateurs recevront franco, deux exemplaires du journal où ils seront imprimés.

Le Comité de rédaction du ZIG-ZAG s'occupe de la publication d'un volume de prose et de poésie, qui, sous le titre de Mélanges de Littérature et d'Art, contiendra les bonnes compositions.

Le prix d'insertion est de deux francs par page pour les œuvres admises. Les sommes versées seront remboursées aux auteurs en exemplaires du volume.

Ecrire bien lisiblement sur un seul côté de la page. Pour avoir une réponse dans le numéro du dimanche, les lettres doivent être à la rédaction le mercredi soir ; sinon, le Téléphone donnera l'explication à la quinzaine. Le ZIG-ZAG, Lyon, rue Molière, 95.

CALINOTADE

A Erual

*Eh oui ! l'on peut mourir de tout ce que tu dis !
Mais il est d'autres morts que tu tiens sous silence.
Ainsi, souvent on meurt par le fer des bandits,
On meurt d'un accident, on meurt de la potence,
On meurt de la prison, du pal et du carcan,
D'un boulet, d'une balle ou d'une chevrotine,
On meurt dans un naufrage, on meurt sous un volcan,
On meurt de la torture et de la guillotine.
On meurt dans tous les temps et chacun à son tour,
Enfin, toujours on meurt quand on cesse de vivre !
Cependant Tracassin, qui parle comme un livre,
Maintient ce qu'il a dit : On ne meurt pas d'amour !*

Tracassin.

A Tracassin

*Le chérubin Zig-Zag s'aperçoit un peu tard,
Que son cher Tracassin lui rit au nez sans fard !
Comment ? A ce baron ! lui parler de potence,
De pal et de carcan ! Ne passons sous silence,
L'océan qui nous noie et dix mille accidents,
Du Nil, le crocodile aux soixante-six dents...
— Mais laissons la torture et puis la guillotine. —
Je comprends simplement balle ou bien chevrotine
Requie entre soldats défendant le pays,
D'icelle on peut parler !... Plus, voici mon avis :
Tracassin, tu m'écris : Quand on cesse de vivre !
On meurt dans tous les temps et chacun à son tour !
O moqueur inconnu ! tu dois fermer ton livre !
Toi, n'ayant pas de cœur, tu ne mourras d'amour !
(Que répondras-tu ?)*

Erual.

LA DAME AU WATERPROOF

J'ai écrit cette page spécialement pour le **Carnet d'un Myope** et je prie la direction de vouloir bien l'insérer au 1^{er} avril... comme poisson !

Je suis fort laid, tous mes amis le proclament ; ceux qui le sont, ravis de trouver un visage encore moins favorisé que le leur, ceux qui se croient beaux pour affirmer leur supériorité. Bref ! je suis laid, très-laid même, je l'accepte ; eh bien ! malgré cela, j'ai toujours plu aux femmes... Pourquoi ?... Ma foi !... les escargots sympathiques, les atomes crochus... Je crois plutôt le devoir à ce certain petit air supérieur à tant d'avantages pour réduire, sur-le-champ, les cœurs des plus farouches beautés. Voilà de quelle rassurante opinion je me pénétrais hier au soir en sortant du concert. La ravissante actrice B., elle, son air gaillard et le champagne m'avaient mis en fête et rempli le cerveau de projets extravagants. Ma nature expansive, généreuse, me portait à déverser ma tendre jubilation sur quelqu'un. Je résolus de ne pas souper seul, c'est si morne !... Ces éternels menus de restaurant deviennent nouveaux et délicieux lorsque de petites dents aigües mordillent à votre oreille les carapaces d'écrevisses, elles veulent montrer, les malicieuses, la blancheur de cet ivoire sur le corail de ces écailles. J'aurais pu trouver tout de suite cinquante propriétaires affamés de magnifiques incisives, mais je cherchais de l'extraordinaire !

J'allumai un cigare de prix, cela donne de l'importance, je suspendis à ma boutonnière un énorme bouquet de violettes, et me mis à errer sur les quais...

Longtemps je rôdai sans fruit lorsque, enragé de l'idée que peut-être à vingt pas de moi rayonnait une beauté apprivoisée, voilée à ma tendresse par ma mauvaise vue, je renforçai mon lorgnon sur mon nez trop majestueux... Quel affreux nez ! antique, démodé : un nez plus Bourbon que Louis XVIII !... enfin, honteux de me traîner lâchement, je marchais en homme, en conquérant !... Cela me servit : une nymphe m'apparut !... Et quelle nymphe ! je la vois encore : grande, mince, langée dans ce qu'elles appellent un waterproof, coiffée d'un feutre à la jésuite, distinguée... Une fière rencontre, quoi !

Je me lançai, éperdu, sur les talons de ma conquête par anticipation et murmurai avec âme, de mon irrésistible voix :

— Mademoiselle, Mademoiselle, il est trop tard pour qu'une aussi jolie personne circule sans protecteur !...

Douze coups ont retenti à l'horloge de l'Hôtel-de-Ville ! Voulez-vous de moi pour rassurer votre timidité ?... Certainement, n'est-ce pas ?...

Silence et pas précipités !

Elle fait son intéressante, pensai-je, cet air important me plaît, voilà mon aventure, allons jusqu'au bout. Je repris plus haut :

— Nous souperons chez Tortoni... Ah ! quel bond ! bravo, la faim vous rend plus légère que d'habitude ?

Comme vous filez, Mademoiselle ! En vérité, vous êtes la brise, le zéphyr, une apparition !...

Elle m'essouffait ! sacrebleu ! Quels jarrets ! Quelle course ! je haletais... Cette respiration entrecoupée donnait du montant à ma parole passionnée !... Combien d'infortunés et solitaires dandys enviaient mon sort ! Je le voyais au coup d'œil étonné, effaré, hébété, qu'ils avaient à peine le temps de jeter sur ces deux météores en poursuite.

— L'impitoyable ! repris-je galopant toujours. Parlez ! Aimez-vous les écrevisses, les huîtres, le madère, les adorateurs ou les melons ? Vous en aurez !... Non ! c'est le champagne ! j'y suis ! Ce vin agréable, français, réchauffant, amoureux, le champagne !... O ma colombe ! Souriez à mes jérémiades ! Un

regard de vos yeux... un seul regard à Eusèbe suppliant ? Voulez-vous donc, cruelle, voir votre Eusèbe se mourir d'amour et d'inanition ?

Il me fallait un rude courage pour brûler le terrain comme un vélocipède magique ; le poids et les justes réclamations de mon estomac descendu aux talons me faisait sentir la triste infériorité du coureur humain.

Soudain ! une violente jalousie me mordit ; était-elle attendue un peu plus loin ? Plein de trouble je lui criai, épouvanté :

— Si tu ne cèdes, je t'enlace ! je t'enlève ! je t'emporte ! je te le jure ! ! !

Je ne songeais point à tenir ce serment : elle avait la tête de plus que moi... Je me promis de l'embrasser au premier reverbère ; dès longtemps j'aurais dû le faire ; mais j'ai horreur d'embrasser quelqu'un dont je distingue à peine les traits... Boum ! ma gazelle fait un coude brusque... elle m'échappe !... non... non... je ressaisis sa piste... et en avant ! Zest !..

Cette chasse fantastique dura deux heures et me fit faire le tour de Paris. Ma voix devenue rauque, enrouée, lamentable, essayait de temps à autre quelque chose de prodigieux comme tournure : Exemple :

— Arrête, je m'agenouille ! Vaincu par ta cruauté, je veux au moins mourir à tes pieds ! Ne sens-tu pas ton cœur palpiter ? Tu ignores l'amour ineffable et ses mystérieuses douceurs, viens et je te le révèle !... Je t'abandonne même ma bourse pourvu que tu paies à souper... Oh ! la faim et l'amour me déchirent !... Avoue-moi ton inclination, ô lune de ma nuit ! Et je penche à ton penchant !... Tu causeras ma fin tragique !...

Rien, rien, rien ! Etrange, fabuleux. J'ai vu des femmes résister à l'amour, ou à l'argent, ou à l'appétit : jamais aux trois à la fois ; quel est le faible de celle-là ?

Ciel ! et la vanité ! Idée lumineuse !

— Alors, tu es affreuse, pour que tu te dérobes ainsi fanatiquement à ma vue ?

Oh ! les femmes n sont que coquetterie !... Ma biche, changeant de direction, quitta les lieux sombres, à la faveur desquels elle m'avait dérobé ses attraits. Elle vola : je volai dans son sillage !

— Si ! va, tu es belle, je le crois, je le sens, je le vois, à ton port majestueux de jeune palmier, à l'élégance riche et austère de ta mise, aux nobles mouvements de ton cou fier, à la finesse de ce pied mignon : comme il glisse avec une désinvolture délicate sur le Mac'Adam à peine effleuré par ta bottine gracieuse !...

Aie !... Ho ! ! !

Je heurtai horriblement mon chef au reverbère tant désiré ! Méprisant noblement la souffrance pour ne songer qu'à mon amour je rattrapai ma belle et m'appliquai à l'attirer.

Que la course, la faim, le désespoir avaient donc affaibli mes forces ! Je dus m'escrimer pour l'amener à grand'peine sous la lumière. Enfin ! j'y arrivai, malgré ses évolutions d'énergumène. Je sus fouler, sous mes bottes, mon amour-propre blessé, en cet instant j'oubliai ses dédains ; mon visage aimable s'épanouit ; puis d'un geste touchant, embelli encore par la grâce qui me caractérise, je me suspendis amoureuxment à son cou...

Malédiction !... A la lueur du gaz maudit, bien plus, aux étincelles de trente-six mille chandelles allumées, sur ma joue, par la rude caresse d'une main vigoureuse, je vis... et poussai un cri de rage !... Je vis, non un feutre, un waterproof, un minois friands... Horreur !... je vis le rigide uniforme, la face furibonde, d'un maigre, rogue, féroce...

Ma nymphe était... un immense curé !...

UN BOHÈME PARISIEN.

LE COLIBRI

Parmi des rayons d'or et les plus belles fleurs,
Aux portes d'Orient, le palais de l'Aurore
Au visage vermeil que la beauté décore,
S'ouvre resplendissant au faite des grands airs.

Son regard gracieux et ses couleurs de rose
Raniment l'horizon : la divine beauté
S'épanche sur la nature avec limpidité
Et comme avec bonheur le regard s'y repose.

Là-bas l'azur exquis et l'étoile d'argent,
Triste larme d'amour dans l'ombre poétique,
Dôme délicieux d'un temple magnifique,
Remuent l'esprit, le cœur d'un noble mouvement !

O pays d'Amérique aux si riches parages,
Oh ! quels gnomes puissants vous couvrent de trésors ?
O magique harmonie ! oh ! quels touchants accords
Quand frémissent les flots de vos lointaines plages !

Dans ces lieux fortunés vole le colibri ;
Son corset de velours parsemé de paillettes
A l'éclat des métaux, de toutes les fleurettes,
Chef-d'œuvre scintillant, écrin des cieux ravi !

De son aile de sphinx il parcourt l'atmosphère,
Fait doucement vibrer son splendide éventail,
Sur la fleur exotique il étale l'émail
Dès sa riche parure et ne se pose à terre

De peur de la souiller. O joyeux arc-en-ciel !
Lumière d'espérance ! avec les folles brises
En tournoyant il part, ô perle, ô nos délices,
Les calices des fleurs lui réservent leur miel !

Au sein de vos forêts, de vos ombreux bocages,
O région d'Amérique, abritez ce bijou ;
Qu'il voltige, étincelle, et qu'il s'abrite, fou,
Sur les bords enchanteurs de vos plus frais rivages.

Et quand la nuit viendra, pour montrer aux humains
Qu'ici-bas tout périt, le colibri, dans l'ombre,
Dans les parfums du soir de sa cachette sombre,
Son aile cachera pour d'autres lendemains.

Montauban, le 20 mars 1883.

J. N.

LOISIRS DE GARNISON

J'ai soixante ans révolus ; c'est laisser supposer beaucoup de choses ; pourquoi n'en conviendrais-je point ? c'est avouer, par exemple, que nombre de rides décorent mon visage ; que mes cheveux blanchissent de plus en plus ; que mon regard devient indécis, ma marche chancelante ; c'est avouer encore... inutile d'insister... restons en là pour le quart d'heure... pareille nomenclature n'a rien de très réjouissant d'ailleurs ; conservons, s'il se peut, quelques dernières illusions... C'est ainsi que je raisonne quelquefois, mélancoliquement installé dans mon voltaire ; mais, hélas ! ma femme arrive presque aussitôt et la réalité, qu'elle ne personifie que trop, ne tarde pas à m'environner enguirlandée de tristesse, et de désagréments. C'est que sachant ce qu'elle est aujourd'hui, je me rappelle involontairement ce qu'elle fut autrefois, je parle d'une quarantaine d'années. Nos propriétés étaient voisines, et, lorsque nos parents nous le permettaient, même lorsqu'ils ne nous le permettaient pas, bien volontiers, nous pour suivions la libellule ou le léger papillon au milieu des vertes prairies émaillées de paquerettes et de coquelicots ; nous nous couronnions mutuellement de liseron ; dès qu'aperçue, la rose était cueillie et parfumait bientôt un corsage ou une blonde chevelure, nous nous plaisions à suivre le rivage de quelque Lignon aux flots murmuraux et cristallins, à entendre chanter le rossignol ; un nid nous ravissait ; jeunes tous deux, nous bâtissions en Espagne les plus beaux châteaux du monde, le mariage devait être la réalisation de notre bonheur ; nous nous le murmurions à l'oreille... rêves que tout cela : pourquoi les beaux jours sont-ils, de si courte durée ? Que de fois, me suis-je déjà posé cette question sans parvenir à la résoudre ? Ma femme est maintenant si capricieuse, si exigeante que, malgré toute ma bonne volonté, je ne sais que faire pour la contenter.

La saison n'est plus où son simple sourire me dédommageait amplement de tous les petits services qu'elle réclamait de moi. Avec quel plaisir, avec quelle gratitude je m'inclinai devant ses moindres volontés lorsqu'il ne s'agissait que d'une promenade en canot, d'un bal champêtre, d'un joyeux dîner sous l'ombrage d'un châtaignier, sur l'herbe naissante, d'un assaisonné de bon air et de jeunesse ; ou lorsque tous deux, accoudés sur notre croisée, nous regardions, le soir, les étoiles filantes sillonner un ciel éblouissant ; j'ose l'affirmer, sans crainte d'être démenti, nous nous aimions ; aussi obéissais-je avec un rare empressement. Mais, à l'heure actuelle, tout est changé ; chaque jour ; tritrac, dominos ou échecs, il faut digérer un de ces jeux, ils forment notre trinité récréative ; durant de longues heures, je dois m'amuser ainsi. Qu'ils soient maudis ces casse-tête inventés pour

l'embêtement de l'espèce humaine ; je les voue aux Dieux infernaux. Encore ! si j'osais protester ; n'en parlons pas, la femme commande, l'homme doit obéir ; inconséquence, mais, qu'y faire ?

Je préférerais, pourtant sommeiller au coin de mon feu que me distraire de cette façon. Souvent lorsque je la vois, je parle toujours de ma femme, je la préviens en lui disant qu'une névralgie me met dans l'impossibilité de lui servir de partenaire pour le moment. Ruse inutile ; elle insiste, me promet de ne pas abuser de ma patience ; — je te rendrai bientôt la liberté, ajouta-t-elle, mais tu ne saurais me refuser le seul instant de plaisir que j'aie de la journée entière.

En présence de pareilles instances, de telles sollicitations, mon devoir m'ordonne de céder : il est 9 heures, l'ennuyeuse partie commence, deux heures et demie plus tard j'ai la permission de me retirer ; ouf !... nous nous embrassons et bonsoir. Ce que c'est de l'absence des douleurs rhumatismales et de ne pouvoir sortir de chez soi qu'à de très rares intervalles ! Que ne suis-je encore jeune et célibataire ! être affligé de soixante ans et d'une femme n'adorant plus que le trictrac, c'est être deux fois malheureux. Enfin ! résignons nous ; vieillesse oblige ! aux tourtereaux à roucouler.

LOUIS POLLAUD

LE SALON EN ZIG-ZAG

Carpentier (Évariste), 71, boulevard de Clichy, Paris. — 110. *Esméralda*.

Une paysanne plantureuse avec beaucoup de cheveux ; et des dents trop blanches pour, en effet, les cacher, ce dont notre chevière se garde. Mais, rien de la suave fille à la sachette ; point non plus des sequins ni de la blanche, Djaly écrivant le Phœbus adoré. Au total, bonne peinture.

Nous aimons bien davantage (109), du même artiste, *Blessée au cœur*, car ce doit être ça... Cette belle, moëlleuse femme, devenue instantanément d'acier rigide sous le coup inattendu de la trahison suprême ; cette reine du cœur qui se voit trompée reste figée, debout, serre machinalement, crispe cet éventail lui servant naguère à voiler ses doux mystères. L'autre main, aussi parfaite, d'inconscience retient la draperie révélatrice, soulevée d'abord au hasard. Quelle amertume dans ces yeux fulgurants ! Quelle profonde ironie contre l'aveuglement de soi-même, se lit aux lèvres contractées, à ces narines frémissantes. Mais, Madame, aurez toute la revanche du dédain final : vous êtes bien une brune trop magnifique, indépendamment de l'exquise toilette poncée, pour que le volage ne revienne. D'après votre aristocratique ensemble, nous percevons que n'essayeriez même pas de ce qu'on est convenu d'appeler : *une scène*. Mais nous percevons aussi de reste que vous, Votre Hautaineté, ne pardonnera jamais.

Vous pardonneriez, vous, Mademoiselle N° 232 ? — Girard (F.-J.), Lyon.

Nous venons de voir la femme faite, de beaucoup moins indulgente parce qu'elle connaît beaucoup plus la vie que ne la pouvez savoir, vous, frais bouton. Cette lettre : *Premier chagrin*, que le saisissement arrache aux jolis doigts ; cette lettre, d'un mal appris, ne pourra attrister trop longuement un souvenir effacé au centuple par d'autres hommages. Mademoiselle, vous nous apparaissez plus que suffisamment délicieuse en votre satin fraise écrasée. Allez, d'autres consolateurs vous trouveront.

(A suivre).

ERUAL.

POÉSIE

Ami, n'est-il pas vrai que bienheureux de vivre
Nous voudrions vivre toujours
Quand tout petits, déjà nous épelons le livre,
Le doux livre des amours.
Dis-moi, gentil bébé, quand tu laisses ta mère
Embrasser tes blonds cheveux
Quand tu livres ton front aux baisers de ton père,
Ah, dis-moi, n'es-tu pas heureux ?

Et vous, gais amoureux dont la folle jeunesse
Se consume en ardents desirs,
Vous qui vous égarez souvent remplis d'ivresse
Dans de voluptueux plaisirs,
Dites-moi si, livrés alors à la folie
Qui vous grise de sa douceur,
Dites-moi si vos cœurs n'aspirent à la vie
Qui doit prolonger le bonheur.

Et toi, digne vieillard, au front noble et sévère,
Aux cheveux blanchis par les ans,
N'es-tu pas fier, heureux d'être nommé grand-père
Par de jolis petits enfants ?
Dis-moi lorsque tu vois toutes ces têtes blondes,
Presque aussi blondes que de l'or,
T'accabler de baisers, de caresses fécondes,
Dis, ne veux-tu pas vivre encore ?

A. D'ATRAVEL.

OGOURI NO DENKI

LÉGENDE JAPONAISE

(Traduction littérale)

(Suite)

Téité, suivant le chemin qui semblait la conduire du côté de l'Ouest, trouvait des forces dans son amour et se rapprochait peu à peu de Foujissava. Que de peines pour ne pas s'égarer ! Quelquefois arrêtée par les forêts, elle y passait la nuit. Pourtant un soir elle arriva épuisée vers une montagne. Les étoiles brillaient déjà dans le ciel calme, la nuit était tranquille ; seuls, les arbres agités par le vent troublaient le silence. Elle s'assit sur la grosse racine d'un arbre dont les branches touffues la mettaient à l'abri de la fraîcheur de la nuit. Là, le cœur saisi d'effroi, les idées qui se pressaient confuses dans son esprit, la remplirent de tristesse, et sa belle figure fut arrosée de larmes aussi limpides que la rosée tombant sur les fleurs. « Faible femme que je suis ! je préfère être la proie des loups plutôt que de mourir entre les mains des malfaiteurs ! » Cependant, elle ne cessait de réciter la formule : Namé Amida Boutsou (salut à Boudha), pour prier sa statuette de Jizo de lui donner autant de bonheur ici-bas que dans la vie future. Enfin, ne pouvant résister à la grande fatigue de cette longue course, elle s'endormit sous ses rideaux de verdure.

Elle fut éveillée par les hennissements d'un cheval. Le paysage était embelli par le soleil levant, dont les rayons, réfléchis sur les mille perles de rosée, augmentaient encore l'éclat. Les chants des oiseaux semblaient saluer joyeusement le réveil de leur hôtesse. Devant ce charmant spectacle, Téité ne fut frappée que de frayeur à l'idée d'avoir passé la nuit dans une montagne si déserte ; poussée par cette sensation, elle se hâta de quitter son asile de verdure, quand elle aperçut un cheval tout sellé. La vue de cet animal l'effraya fort ; elle pensa qu'on était à sa poursuite. Mais, revenant de son trouble, elle calma son cœur qui palpitait, et après quelques réflexions, se souvint qu'il n'y avait pas de montagnes près de sa maison de Gouguendo. Enfin rassurée, elle se décida à marcher tout droit, sans être toutefois sûre de son chemin.

Depuis son départ, privée de riz, le corps accablé de faim, de fatigue, bien souvent elle risqua de tomber ; mais, grâce à son bâton de bambou, se retint toujours à temps. Demandant à Jizo de nouvelles forces, elle descendit péniblement le défilé de cette montagne, et eut la joie d'apercevoir un village inconnu, où elle comptait demander un peu de riz.

Pendant la route, l'unique objet de ses pensées était son beau Samourai. « Moi, je ne suis qu'une pauvre femme de mauvaise vie, c'est vrai ! mais où sont ces étoffes, ces riches étoffes dont mon corps était entouré ?

« Ah ! quel changement ! je me vois à peine couverte, déchirée et salie par la poussière ; pourtant cela n'a pas ralenti mon amour heureusement !

« C'est pour lui si aujourd'hui je suis réduite à mendier mon riz ! Quelle honte ! je la supporte cependant. Mais si je ne trouve pas Soukécigué Sama (Monsieur), dans quel endroit, dans quel moment, à qui raconterai-je mes misères pour me consoler ? »

En arrivant vers ce village, elle appela des enfants qui marchaient devant elle le panier au dos, et leur demanda le nom du pays.

— C'est Hodogaya, répondirent-ils.

Hodogaya est une des stations de la route de Tokaïdo.

Encouragée à ce renseignement, elle ne se crut plus très loin de Foujissava, et marcha rapidement pour atteindre le village, où il lui faudrait exercer son nouveau métier de mendicante. Beaucoup d'habitants ne furent pas indifférents à ses malheurs, et lui donnèrent à manger. Elle leur demanda si Foujissava (lieu où était le temple dans lequel les amants s'étaient donnés rendez-vous) était bien loin encore.

— Foujissava (lui répondit-on) est immédiatement après la station de Totsouka. Réconfortée, elle quitta ce village, et accéléra sa marche pour arriver au coucher du soleil à cette dernière étape. Elle y arriva, et tout le monde ne se montra pas sensible : on la chassa de plusieurs habitations ; pourtant elle finit par trouver un modeste abri contre la température fraîche et humide de la nuit. Alors elle prépara son dîner, dont les larmes ruisselantes sur son visage augmentèrent encore la dureté. Le riz de l'aumône fut bien dur pour Téité harrassée, qui, plus d'une fois, rougit en en recevant un peu.

(A suivre)

KEISIO ET LOUIS GUICHARD

La Maison de chaussures **A la Renommée**, 44, place de la République, Lyon, informe sa nombreuse clientèle qu'elle est toujours parfaitement assortie en chaussures de haute nouveauté de la saison.

Chaussures fortes pour excursions, chasse, réservistes, pensionnats. — Chaussures de luxe et de fantaisie. — Pantoufles en tous genres.

La maison n'a pas de succursale.

ÉLIANE

Roman psychologique dédié à Victor Hugo.

(Suite)

Sowareff stupéfait murmura machinalement :

— Quelle folle !... Quelle folle !... Il la rejoignit : Mademoiselle Eliane ?

Elle tourna vers lui, sans rien dire, son visage coloré d'une pourpre charmante. Il la scruta de son regard profond, hautain, caustique, puis retomba dans sa rêverie.

Ah ! que n'étaient-ce Amaury, Arthur, Hector ! comme la petite main fiévreuse les eut cravachés à la face pour cet affront ; mais le demi-dieu songeur ici lui inspirait une crainte immense ; on adorait tout de lui.

Elle repart, s'enfonça dans un taillis.

Mikita coupe en biais, trop absorbé pour voir, lui, le parfait gentilhomme, qu'il n'escorte plus sa dame ! pour contempler Eliane qui, loin déjà, immobile sur sa selle, plonge ses regards investigateurs à travers les arbres. Elle se voit isolée, sort de sa poche un peigne à miroir, s'ajuste à la hâte, sans négliger toutefois d'étudier encore si elle est seule, toute seule. Rassurée à cet égard, quoique bien à tort, elle continue son curieux manège ; Sowareff ne perd rien de cette scène originale.

Il voit Eliane rejeter jusqu'à fleur de terre ses boucles merveilleuses, lancer au hasard son chapeau ; peu à peu se dégager de sa selle... enfin, attendre... Il rebrousse chemin, prend celui qu'elle a parcouru. La jeune fille entend le pas d'un cheval, fouette sa jument pour la faire cabrer, crie violemment au secours, se cramponne éperdue aux pommeaux de la selle ; l'étranger accourt, mais il connaît la parfaite écuyère, commence à douter du danger et se presse moins. L'enfant enveloppe son professeur d'un regard vif, brillant, un regard d'éclair. Lui est tout près : elle le voit. Il l'observe défiant : elle ne s'en doute pas ; l'heure a sonné, l'émotion la gagne, la tête lui tourne, un battement de cœur la suffoque ; c'en est fait. Elle tire brutalement les rênes.

Cora se dresse.

L'amazone pousse un cri perçant, bondit... retombe noyée dans les flots d'or de ses cheveux

L'invention de la jeune folle ne lui valut pas sans doute les résultats brillants si impatientement attendus : quatre minutes après sa chute elle se vit réinstallée sur Cora par Sowareff, qui lui dit d'un ton dur et fort désagréable :

— Quelle maladresse de tomber ainsi ! expliquez-moi....

— Je ne sais... je me souviens à peine....

— Mademoiselle, je me souviens, moi ! Vous vous êtes jetée exprès sur l'herbe !...

Le teint d'Eliane passa du rose délicat au rouge éclatant. Trop

inhabile à mentir, elle n'eut le temps de rien bâtir et dut rester sans réplique.

— Mon ruban, fit-elle, après un instant, j'avais un ruban vert très clair dans les cheveux.... Je ne le vois pas !

— Moi non plus !... Je vous croyais de l'ordre, Mademoiselle ?

— Monsieur, fit Eliane étonnée, froissée de cette réflexion bizarre, l'ordre n'a rien à faire ici, il me semble !

— Bah ! ce n'est point seulement à cause du ruban que je dis cela !... mais, je l'ai remarqué, une personne de désordre se vend toujours de plusieurs manières. Vos cheveux sont-ils correctement attachés ?

— C'est la chute que j'ai faite....

— Votre saut volontaire a contribué peut-être à ce dérangement, sans doute aussi bien préparé avant de passer la barrière ; car là vos nattes ébouriffées vous pendaient déjà dans le dos ! Que voulez-vous, c'est un malheur pour ceux que j'approche ! mais je suis perspicace comme cela, moi !

Eliane baissa la tête ; elle se savait beaucoup d'ordre, comme ce petit incident prémédité, comme tout avait mal réussi !... Il lui cherchait querelle sur un motif puéril... il paraissait horriblement mécontent. Elle se sentit dévinée, jouée ; ses larmes qui commençaient à tomber lentement, bientôt coulèrent plus pressées, des sanglots convulsifs révélèrent à Mikita le désespoir de sa pauvre élève. Par un effort énergique, Sowareff refoula le sentiment dont la force le jetait vers la chère créature, il serra les dents, arrêta les paroles pressées sur ses lèvres..., en quelques secondes l'inflexible redevint maître de lui-même ; fier de cet âpre succès, il releva la tête.... Non, se dit-il, non ! il faut en finir !... ramenons-la à sa mère et n'en parlons plus !... Oh ! son cœur sentait une épine aiguë le traverser de part en part : « Prenons ce cœur à deux mains et brisons-le !... Mikita détourna les yeux des yeux immenses d'Eliane, leurs effluves magiques l'eussent désarmé ; il poussa un dernier soupir pour broyer cette contrainte intérieure, ferma presque les paupières pour ne point voir son cruel sacrifice, et dit au hasard d'un ton que l'effort du combat remplissait d'âcreté :

— En vérité, ma pauvre enfant, vous avez été très mal élevée !

L'indépendance de l'enfant gâtée se révolta.

— De quel droit me parlez-vous ainsi, Monsieur.

Le sourire amer de Sowareff l'arrêta net ; elle reprit avec une grande douceur :

— Au lieu de me consoler, vous m'accablez de reproches, qu'ai-je fait, hélas ! pour m'attirer votre haine ?

— Mais enfin, s'écria le barbare, pâle d'une impatience douloureuse, qu'avez-vous donc ? Qu'est-ce qui vous fait pleurer ? Que puis-je dire de la comédie indigne que vous avez jouée sous mes yeux ? Inutile de feindre l'étonnement, j'ai tout vu !... Que me voulez-vous ?

Eliane, au comble d'une excitation nerveuse, se jeta tête baissée dans la mêlée et répondit d'une voix devenue rauque :

— Si vous m'aimiez, Mikita, vous le devineriez bien !

— Eliane, calmez-vous ! Je désire vous ramener à votre mère avec tout votre bon sens. Veuillez rassembler les débris de votre raison que vous avez certainement fracassée dans cette « clownerie. »

— Non, Monsieur ! je l'ai trop ma raison ! vous êtes impitoyable ! vous me torturez féroce à plaisir !... et vous vous moquez de moi !

— Cessez de divaguer, s'il vous plaît ? J'aperçois un cavalier... et c'est votre cousin André qui vient à notre rencontre.

La fantasque leva sa tête mignonne, secoua sa blonde crinière, en prit une torçade au hasard dont, honteuse, elle essuya précipitamment ses larmes et, sans transition, des pleurs passa au sourire.

— André !

Ce fut comme un cri de joyeuse délivrance dans sa bouche. Ce nom lui retraçait sa vie d'autrefois, faite d'indépendance et de sourires. André avait été le bon compagnon, le cher camarade, doux et sérieux. Combien d'excentricités impossibles sa voix tranquille avait reprochées à sa folle cousine, et était parvenu à en empêcher d'autres. Lui ne la flattait jamais, elle s'en plaignait avec une moue coquette. André savait répondre qu'il l'aimait trop pour compléter sottement le mal que chacun s'empres- sait de lui faire. Non qu'il l'aimât d'amour ; mais elle portait le même nom que lui, leurs pères étaient frères, c'en était assez. Du reste, M. Delinge, appréciateur délicat, savait ce qu'aurait valu sa cousine sous une direction bien comprise, et maudissait le sort déplorable qui jetait tant de dons précieux à la garde d'une imagination folle. Il pressentait que, délaissés ainsi, ils pourraient devenir un malheur pour celle qu'ils paraient ; aussi, par conscience, par amour du beau, essayait-il d'agir discrètement. On l'écouta de temps en temps... enfin, chose unique pour un prêcheur, il sut n'être jamais ennuyeux.

Eliane, par un trait nouveau de son humeur à cascades, élança Cora vers le cheval d'André, pour secouer, à l'américaine, la main de son parent ; en ce seul instant, elle oubliait quatre mois d'agitations et de luttés. Ses larmes séchèrent, les gammes de son franc-rire, lancées dans les branches, se mêlèrent aux trilles aigus de deux pierrots en querelle...

Nikita, après tout, quoique un génie, appartenait à la triste humanité. Par une contradiction fréquente chez l'homme, à l'instant même où celui-ci venait de repousser durement Eliane, la jalousie l'oppressait à cause d'elle, de son oubli présent. André, qu'il estimait avant, lui inspira soudain une aversion complète. Touchant à peine le bord de son chapeau, il tira son cheval à l'écart ; puis avec un intérêt pénible, constata quel duo charmant formaient les deux cousins. La jeune fille, souple, mince, bien cambrée sur sa jument noire ; le jeune homme distingué, gracieux, au visage fin, agréable à voir pour tout autre qu'un rival !

— Eh bien ! chère cousine, on ne vous aperçoit plus, vous défendez votre porte, que devenez-vous donc ? Savez-vous combien s'est vendu le moindre tableau de la collection Miltof ?

— Du tout.

— Sept mille francs !... Chacun sait du moins que Gaston d'Arian a fait une très grave chute... Vous oubliez ce cher Gaston ? Ingrate ! le plus zélé de vos admirateurs !

— Oh ! je me le rappelle ! s'écria la belle enfant, comme à l'éveil d'un songe ! Vous m'avez tant grondée par rapport à lui !

— Certes ! j'avais raison.

A suivre.

AYMÉ DÉLYON.



GLORIA VICTIS!

Quand la rude tourmente enfla sa voix d'airain
Et palpita au-dessus des plus hautes montagnes,
L'onduleuse vallée arrête son refrain :
Pêle-mêle poussés à travers les campagnes,
Les hommes, les troupeaux qu'enveloppe le bruit
Hésitent à marcher dans l'ouragan sublime
Car le feu qui pétillait et sillonne la nuit
Dévoile et recouvre l'abîme.

N'est-ce point, en effet, l'heure du doute affreux,
L'heure où le crime rampe au milieu des ténèbres.
Le poignard à la main et du sang à ses yeux ?
Parfois la haine vole avec des cris funèbres
Aux mondes étonnés de leurs propres chaos,
Et d'une dent féroce avide de morsures
Assaille à l'improviste un peuple de héros
Qu'elle mutile de blessures !

O loup, loup affamé de meurtres et de chair,
Vous avez bien guetté nos discordes civiles,
Votre troupe innombrable en colonnes de fer
S'est ruée aussitôt vers les portes des villes,
Pareils à des bandits que retient un bâillon,
Vous stimulez toujours votre inféconde rage,
Vous vous êtes lancés enfin sur le lion
Et l'avez frappé dans l'orage.

N'importe, il accepta la lutte, son grand cœur
Comme par le passé s'élevait invincible.
Nulle plainte, il gardait sa cuisante douleur ;
Mais l'on vit reculer toute la meute horrible,
Qui de ses rangs épais le tenait aux abois.
Oui, l'effort qui battait sa poudreuse poitrine,
Montra qu'il était bien fils du vieux sol gaulois,
Et qu'il tombait sur des ruines.

Ah, vous fûtes heureux grâce à la trahison,
Grâce au pacte signé par une main d'esclave.
Mais les ruisseaux de pourpre étendus au gazon,
Mais la plaine fertile où sommeillent les braves,
Disent assez le prix de votre assassinat,
Car vous n'avez jamais été que des barbares
Désireux de piller un grand Palatinat
Et d'emplir vos coffres avares !

Sans raison votre glaive est sorti du fourreau,
Vous avez fait couler des larmes bien amères
Et dignement gagné le surnom de bourreau
En tuant les enfants sous les yeux de leurs mères.
Malgré l'art infernal de votre cruauté,
Malgré tous ces épis qu'ont moissonné vos balles,
Il reste un immortel trésor... la Liberté,
Fleur des cieus aux vierges pétales !

Par elle nous verrons des jours plus fortunés ;
L'époque des tyrans est enfin trépassée !
Arrière, vils flatteurs à demi prosternés
Comme des chiens couchants vers une ombre glacée !
Les hommes sont unis par un vaste lien,
Que nul pouvoir ne brise et que Dieu sanctifie ;
Chacun conservera ce généreux gardien
Qu'on nomme amour de la Patrie.

Honte aux Césars ! Malheur à ces aventuriers
Qui d'un voile de deuil couvrirent notre France !
L'instant viendra peut-être où de jeunes guerriers,
Le cœur ensoleillé d'une noble espérance
Iront tendre les bras à des frères perdus...
Vous qui dormez muets dans la tombe sonore,
Éveillez-vous chantant : Mère, gloire aux vaincus,
Gloire à la radieuse aurore !

25 mars 1883.

Ernest BONNEAU.

JEUX D'ESPRIT

Charade

Mon *un*, une voyelle, est bien souvent muet;
 Mon *second* est petit, répugnant, gris et laid.
 Mon *tout* paraît charmant pendant qu'on ne l'a pas;
 Dès qu'on se l'est donné, c'est un fier embarras.

Mot carré.

Mon *premier* des humains fut le premier gâteau,
 Sa femme fut encor la source de mon *deux*.
 Mon *trois* est adjectif que médicte le vie,
 Prenez le masculin. A *quatre* on doit la vie.

CYCLAMEN.

Solutions du numéro 15.

Charade : BATEAU.

MOT CARRÉ : R I V E
 I L O T
 V O E U
 E T U I

Ont deviné : Oiseau du Paradis. — Cyclamen. — Suzanne. — Baby. |
 Ombre de Liwingston. — Muche. — Coalat. — Jehan. — Lidol. — Jeanne.
 — Lord Nyett. — Un bohème parisien (cerveau fêlé, va !). — Un masque.
 (facile à arracher). — Néron (trop peu cruel). — Etc. (c'est pas un nom).
 — Reirvehc. — Epi.

Aymé DELYON.

Cirque Nancy. — Tous les jours représentation à 8 heures.

Les jeudis et dimanches, représentation supplémentaire à 3 heures; la salle sera éclairée au gaz, et le programme aussi complet qu'aux représentations du soir.

TÉLÉPHONE

Au prochain numéro, suite de *La Bohème*, de M. Antoine BRÉBION.
 Nous prévenons nos abonnés du dehors qui n'ont pas soldé leur abonnement, que nous ferons recouvrer par la poste le montant de la somme dans la quinzaine. De même que nous ferons passer nos courtiers chez ceux de la ville.

Nous les prions de réserver bon accueil à notre quittance.

L. Pollaud. — Vous êtes si bien resté sur la limite que cela appartient de droit au domaine de la fantaisie, et paraîtra prochain numéro.

V^e Henri du Mesnil. — Si nous n'avons pas mentionné votre bluette, c'est un oubli; elle passera à son tour. Merci.

Ernest Bonneau. — Reçu petit solde et prix d'insertion.

P. Baiser. — Les retards dont vous parlez sont toujours de la faute des auteurs; celui-ci devait nous faire parvenir la signature à mettre, il ne l'a pas fait; nous sommes donc obligés de l'attendre. Des raisons équivalentes peuvent se présenter; l'écrivain sait alors à quoi s'en tenir. —

Premier baiser, prochain numéro. En recevez le nombre désigné.

Un volume *Prose et Poésie*, paraît à la fin de chaque année.

— Bonjour!

Aymé DELYON.

Exposition permanente des Beaux-Arts

Rue Bourbon, 38

Visible de onze heures à quatre heures. — Entrée : 50 centimes

Le Gérant, P.-M. PERRELLON.

Lyon. — Imprimerie PERRELLON, grande rue de la Guillotière, 28

Dimanche prochain, 8 avril

GRANDE EXPOSITION SPÉCIALE

De Tissus pour Ameublements dans tous les styles et dans tous les prix, organisée dans toutes les vitrines des grands Magasins de Nouveautés

A LA

VILLE DE LYON

Nous engageons vivement les Amateurs de jolies choses de nous accorder leur visite et nous sommes certains qu'ils ne la regretteront pas, car cette exposition sera d'autant plus remarquable qu'elle représentera par plusieurs milliers de pièces toutes les Nouveautés les plus recherchées de la saison. Un grand nombre de ces dessins sont exclusifs à la

VILLE DE LYON

Mise en vente Lundi 9 avril

LA BALLADE

Directeur : G. VENTENAT.
 Rédacteur en chef : Charles FURSTER.

La *Ballade* ouvre des concours mensuels, ouverts gratuitement à tous ses abonnés.

Le premier est nommé membre d'honneur. Sa *photographie*, sa *biographie* et sa *poésie* sont publiées gratuitement dans la *Ballade*.

Le second reçoit une médaille.

Les ouvrages littéraires sont en outre distribués.

Prix de l'abonnement : 10 fr. par an.
 Bureaux : 22, rue Vital-Carles, Bordeaux.

MARIAGE CHEZ NOS PÈRES

UN BEAU VOLUME IN-8, RÉCITS ET LÉGENDES, PAR

ÉVARISTE CARRANCE

PRIX : 5 FR.

Ce livre abonde en curieux détails, dit M. Emile Blemont, du *Rappel*; on y trouve les traditions de chaque province des Vosges aux Pyrénées.

HISTOIRE D'UN MORT

BEAU VOLUME IN-8, PAR

ÉVARISTE CARRANCE

3^{me} ÉDITION. PRIX 3 FR. 50

Après la lecture de ce livre, dit M. Edgard MMontferrier dans l'article remarquable qu'il lui consacre : « Il vous semble que la terre se dérobe sous vos pas, qu'une force supérieure vous soulève et que vous voguiez à pleines voiles dans l'immensité de l'azur. »

A FRANÇOIS COPPÉE

Poème par Antony JOURNOUX

PRIX : 60 CENTIMES

En vente aux bureaux du ROSSIGNOL AIGNAN (Gers)

LES JEUX DU SPHINX

Passe-temps frivole et amusement d'esprit Par Léon MERLIN

En vente chez l'auteur, à Saint-Etienne, cours Fauriel, maison Barthélemy, et au bureau du journal.

Prix : 1 fr. 50 c.

RÉPÉTITIONS

DE

LATIN ET DE CALCUL
 POUR COMMENÇANTS
 S'adresser au bureau du journal.

ÉCOLE D'EQUITATION

DUBESSY ET C^{IE}



Pension, Location de chevaux, Selles et Attelages

RUE DUNOIR, 56, PRÈS DE L'AVENUE DE SAXE
 LYON

GRAND
Manège Lyonnais

ÉCOLE D'EQUITATION  ÉCOLE DE DRESSAGE

Rue Duguesclin, 19 et 27, rue Monthernard, 37, en face du pont Saint-Clair
 Direction **MARTINI et GRANGENEUVE**

Cet Etablissement de création récente, le plus vaste de la ville, est à proximité du parc et des principales lignes de tramways.

COURS DE VOLONTARIAT
 LEÇONS PARTICULIÈRES et REPRISES tous les soirs, de 8 à 9 heures.
 PENSION

LINGERIE
 TROUSSEAUX ET LAYETTES
 Spécialité de Costumes d'Enfants

M^{ME} SIMON RAJAT
 Rue de la République, 49, à l'entresol

Prévient sa nombreuse clientèle que la nouvelle installation de ses magasins lui permet d'offrir les mêmes articles que par le passé à des prix sensiblement inférieurs.

Choix considérable de lingerie, nouveautés et costumes d'enfants.

LES
FLÈCHES D'ARGENT
 Poésies nouvelles
 Par ÉVARISTE CARRANCE
 PRIX : 5 FRANCS
 Chez M. DUPRÉ, 12, rue Roussanes (Agent)

LA FINANCE POUR RIRE
 JOURNAL HEBDOMADAIRE
 Paraissant le Dimanche
 MONDAIN, THÉATRAL, POLITIQUE
 14, Rue de l'Echiquier, 14, Paris

SOUSCRIPTION POPULAIRE
 Pour la construction et l'expérience définitives
 DE L'APPAREIL ET DU

Ballon dirigeable Pompéien

EXPÉRIMENTÉS

Devant la Presse lyonnaise le 14 octobre 1882

La souscription est divisée en trois classes. Première classe : 20 fr., donnant droit : 1° A une carte permanente, place réservée, à toutes les expériences et fêtes du Dirigeable; 2° Une grande et belle Photographie de l'Appareil et du Ballon dirigeable; 3° Inscription sur le Livre d'Or.

Deuxième classe : 5 fr., donnant droit : 1° A une carte de Première pour une expérience et fête à l'occasion du départ du Ballon dirigeable; 2° Photographie carte-album de l'Appareil et du Ballon dirigeable; 3° Inscription sur le Livre d'Or.

Troisième classe : 2 fr., donnant droit : 1° A une Carte d'entrée pour la grande fête à l'occasion du départ du Dirigeable; 2° Photographie de l'Appareil et du Ballon; 3° Inscription sur le Livre d'Or.

ON SOUSCRIT :

Dans les Caisses de la Société Lyonnaise du Crédit au travail, 18, quai de Retz;
 Au bureau de l'Indicateur Henri, rue de l'Hôtel-de-Ville;
 Pompéien, cours de la Liberté, 107;
 Cogordant, chemisier, cours de Broches, 1

COMITÉ DES CONCOURS POÉTIQUES DU MIDI DE LA FRANCE

Anciens concours poétiques de Bordeaux

APPEL AUX PORTES

Le trentième Concours poétique

Ouvert en France le 15 février 1883, sera clos le 1^{er} juin 1883. Vingt Médailles, or, argent, bronze, seront décernées.

Demander le programme, qui est envoyé franco, à M. ÉVARISTE CARRANCE, Président du Comité, 12, rue Roussanes, Agen (Lot-et-Garonne). — Affranchir. — Le programme se trouve aussi aux bureaux du Zig-Zag.

LE DAUPHINÉ

Revue littéraire et artistique

Courrier des eaux thermales de la région, journal d'annonces hebdomadaire et bi-hebdomadaire. 12 fr. Rue Lafayette, 14, Grenoble

LA REVUE CRITIQUE

Journal hebdomadaire. Théâtre, littérature, beaux-arts, droit, sciences et finances.